

LES

1094 dd. 32.

CONFESSIONS

DE MONSIEUR

EMANUEL FIGARO;

écrites par lui-même.

O vicissitude des choses humaines !

O Metromanie ! O rage d'être auteur !

Page 17.



L O N D R E S.

M. DCC. LXXXVI.

ti
ti
h
la
m
ta
un
ne

té
&
pl
ne
da
qu



L E S

CONFESSIONS

DE MONSIEUR

EMANUEL FIGARO.



A L'ABRI de toutes persécutions, d'injures, de louanges & de critique, un peu consolé de mes malheurs, ignoré dans mon asyle, & voulant occuper mes loisirs, j'ose encore me livrer au public, dont l'inconstance m'est connue; j'ose lui donner un précis exact & véritable des événements les plus importants de ma vie.

Il me jugera peut-être avec sévérité; il se plaindra de ce que la gayeté & des faillies ne me caractérisent plus; il observera que cet ouvrage-ci ne lui apprend rien de nouveau. Mais dans le fond tant pis pour lui, pourquoi s'est-il donné la peine de le lire?

4. LES CONFESIONS

pourquoi s'est-il informé de son mérite ? & sur-tout pourquoi se trouve-t-il encore dupe d'un titre dont il croit qu'on abuse ?

D'ailleurs, tranquille à mon quatrième étage, jouissant d'un calme philosophique, de la vue d'un beau lac, & parfaitement ignoré dans ma retraite, ses murmures n'arriveront point jusqu'à moi, & ne pourront troubler mes paisibles jouissances.

Cependant pour être certain du succès de mon ouvrage, j'ai trouvé le *secret ingénieux* de le dédier à tous ceux auxquels il plaira; conséquemment tout autre est exclu de sa Dédicace. S'il a la mauvaise foi de profiter des avantages de la liberté publique, & qu'il me lise, je le dénonce dès ce moment comme un homme dangereux dans la société, comme un homme du moins, qui a la manie de lire ce qui ne lui est point adressé.

Voilà mon Avertissement, mon Epître dédicatoire, ma Préface & mon Introduction, & je suis charmé d'en être débarrassé, car tout cela me pesoit beaucoup.

Le lieu de ma naissance, dit-on, est une région *nouvellement découverte* (†), pays dont la température jusqu'ici inconnue, n'avoit pas même été soupçonnée par nos physiciens; dont les habitans très-nombreux, très-actifs, & pleins de cupidité pour l'argent, coopérans avec harmonie & succès, ont su éloigner les obstacles qui auroient pu leur empêcher d'en acquérir. Ce peuple fit servir à ses desseins la bonne foi, la mauvaise foi, l'avarice, la sensibilité, la prudence, l'effronterie & même le cruel égoïsme.

En faisant concourir tous ces moyens, il sut se procurer assez d'or, pour, qu'étant répandu sur son sol avec beaucoup d'art & de méthode, il suffise à peu de chose près pour en cacher & la couleur & les défauts, dont la vue, assure-t-on, est insupportable à tout homme honnête & sensible.

Mais comme il est certain que ces

(†) Serois-je assez obscur pour qu'on se trompât & qu'on méconnût ici le caractère de Mr. Caron de B. ?

6 LES CONFESIONS

habitants ont infiniment d'esprit , peut - on les blamer de ce qu'ils voyent dans le reste de l'Univers autant de Mammons (†) qu'il y a de gens intelligens & prudens ? O Figaro ! cette question pourroit à peine trouver place dans ton traité de philosophie ; d'ailleurs , encore , si tu ne ménages l'amour propre de personne , à qui auras-tu dédié ton livre ?

J'ai rapporté le bruit qui s'est le plus accrédité sur le lieu de ma naissance : toutefois de l'aveu même des habitans de Séville , je suis né dans leurs murs , d'un commerce impur ,

(†) Mammon, l'esprit le plus rampant & le plus avide de l'or , de tous ceux qui se révolterent contre Dieu , & qui furent chassés du Ciel ; car même dans les Palais du Tout-Puissant , ses regards & ses pensées étoient toujours tournées en bas , & la richesse des cieux parés d'or massif , le touchoient plus que tout ce que la présence de l'Eternel peut avoir de saint & d'auguste ; toutes les béatitudes célestes ne purent détourner ses yeux du riche parquet.

(Milton , *Paradis perdu.*)

illicite & illégitime entre Bartholo Frater , & *honnête* Aga , Raab , Juditi , Magdeleine , Nicole Marceline de *Verte allure* , femme de chambre de Dona Sigueras. . . .

Mon pere aussi brutal qu'il étoit avare, se mordit les doigts de n'avoir pas prévu ma naissance , & il eut la barbarie de n'accorder aucun secours à ma *chaste* & malheureuse mere. Chassée de chez sa maîtresse , errant de porte en porte pour demander un asyle , les douleurs de l'enfantement la surprirent, comme elle étoit chez une vieille femme de sa connoissance , & elle y accoucha ; mais à peine fut-elle rétablie , que son hôtesse lui conseilla si vivement d'aller mendier son pain, qu'elle y fut contrainte. Cependant elle essaya auparavant d'attendrir le cœur de mon pere.

Rien de plus touchant que cette entrevue : ma mere foible , pâle & tremblante , me tenant dans ses bras , se jettant à ses pieds , lui demandant un peu de subsistance pour deux infortunées créatures , & lui rappelant ses sermens avec un torrent de larmes. Il parut un moment que cette

8 LES CONFESIONS

démarche n'étoit pas sans succès ; son front se dérida , & il s'en fut dans son cabinet , d'où il revint un moment après , avec sa spatule rougie au feu , & il m'en timbra le bras droit ; voilà dit-il , d'un ton attendri , voilà , tout ce que je puis faire pour le présent ; si dans la suite je me propose de donner des marques d'amitié à votre enfant , cette marque peu dispendieuse me le fera reconnoître.

Imprévu , illégitime , illicite , infortuné & brulé tout vif par mon pere , je parus sentir toute l'étendue de mes maux , en poussant de violents cris de douleur ; ma mere saisie d'effroi , n'ayant jamais pu se figurer mon pere susceptible d'une avarice aussi affreuse & d'une cruauté aussi barbare , s'enfuit en me tenant dans ses bras. Voilà les douceurs paternelles que la nature me destinoit. Oh ! ce ne peut-être qu'un cas comme le mien , cas heureusement unique , qui ait pu autoriser un grand homme que toute l'Europe admire (†) , à

(†) Ne pourroit-on pas une fois enfin admirer & ne pas estimer ?

D'EMANUEL FIGARO. 9

soutenir qu'un fils ne doit point d'obligation à son pere pour sa naissance, qu'il ne pensoit point à lui en le faisant, qu'il ignoroit s'il naîtroit, qu'enfin il ne le désiroit peut-être pas seulement.

Abandonné dans l'indigence la plus pénible, ma pauvre mere fit à-peu-près le tour de l'Espagne en me tenant suspendu à son sein ; dès que j'en eus la force, j'étendois aux passants une foible main pour en obtenir quelques maravedis ; ma mere de son côté, ... tendoit. ...

Mais qu'on me pardonne, si je passe légèrement sur l'horrible état d'abjection où nous fûmes réduits pendant six années. Au bout de ce tems, un Bohémien descendu du lac Gauric, traversant l'Andalousie avec sa troupe, & consulté par ma mere sur mon destin, m'enleva & laissa en ma place cet horoscope.

Après avoir versé le sang dont il est né,
Ton fils assommera son pere infortuné,
Puis tournant sur lui-même, & le fer &
le crime,
Il se frappe & devient heureux & légitime.

10 LES CONFESSIONS

Ma mere prit cet horoscope , le lut , fut peu fâchée de notre séparation , parvint à se placer dans différentes maisons , & devint enfin , après bien des aventures & à force de souplesse , gouvernante du Frater Bartholo , pour lors devenu docteur en pied.

Quant à moi , trouvant dans les sucreries que me donnoit fréquemment mon ravisseur , de grands adoucissements à la douleur d'avoir quitté ma mere , je le crus infailible , & par reconnoissance , sans doute , je pris le plus grand respect pour ses principes & ses procédés.

Cet homme , dont je me souviendrai toute ma vie , avec un sentiment d'intérêt & quelquefois de mépris ; mais auquel cependant j'ai de grandes obligations dont la réminiscence me paroît lui être due , étoit une espèce de bel esprit ; de retour d'une expédition qui ruinoit une famille , on le voyoit s'occuper des aménités de la littérature , s'amuser à faire des vers tendres , des vers encore pour célébrer la vertu ; & c'est peut-être à lui que je dois la manie d'écrire & de faire des vers.

Quelques jours après mon enlèvement, il me demanda mon nom; un peu embarrassé, je lui fis l'énumération de tous ceux que ma mere de *Verte allure* m'avoit donné autrefois; ils étoient nombreux, & j'appris dans la suite avec une espece de peine que ses amis se nommoient de même.

Don Rapino, à la fois mon chef, mon souverain & mon ravisseur, déclara à sa troupe qu'il vouloit être mon précepteur; mais il voulut auparavant me baptiser; comme il me trouvoit beaucoup de gayeté, il me nomma Figaro, & cela, parce que, dit-il, j'ai perdu un chien qui se nommoit ainsi, que j'aimois beaucoup, qui est mort enragé, & que tu le remplaceras dans mon cœur; & encore parce que l'anagramme de Figaro est en françois fort gai; quant au T qui manque à ton nom, pour que l'anagramme soit meilleure, comme je ne prends point de thé, je n'y suis pas soumis.

Cette plaisanterie sera peut-être assez malheureuse pour paroître fade & du plus mauvais genre à un bel esprit; cependant tous les compagnons de Don Rapino l'applaudirent,

12 LES CONFESIONS

& je crois encore entendre les grands éclats de rire inextinguibles qu'elle occasionna.

Don Rapino voulut qu'on finît la journée par une fête, selon son goût, pour célébrer mon baptême : la fête se fit ; mais aux dépens de nos voisins, comme on peut bien se l'imaginer. Ah ! qu'il m'en coûte, de me rappeler tous ces détails, & combien est devenue funeste à mon bonheur la sensibilité que j'ai acquise dans la suite !

Lorsque j'étois dans le pays qui passe pour m'avoir donné le jour ; lorsque confondu & entraîné parmi ses habitans, mon costume étoit le leur, si l'on m'eût rappelé le souvenir de mon éducation Bohémienne, celui des principes qu'elle m'inculqua, celui de l'emploi que mon activité, mon esprit d'intrigue & la vivacité de mon imagination me firent donner dans la troupe, bien loin d'en être humilié, je m'en ferois un triomphe. Mais aujourd'hui ce souvenir m'afflige & je l'éloigne pour m'estimer davantage.

Un danger affreux auquel je ne pus soustraire ma vie que par la plus

infidèle, mais la plus prudente des fuites, m'ouvrit les yeux sur les orages & les dangers de ma profession. Ayant d'ailleurs été contraint de me séparer à jamais de mes compagnons, & (à dire la vérité) ne pouvant avoir du pain que par des voies licites, je me souvins que je savois raser ; je me donnai hardiment pour un barbier adroit & intelligent, & je trouvai de l'occupation pendant quelque temps.

Cependant, mes principes Bohémiens m'étoient fort à charge, & ils l'étoient souvent bien davantage à ceux qui me faisoient naître l'idée de les développer. Un développement pareil me fit sentir l'importance d'être protégé & soutenu par quelque grand seigneur, ou du moins par des personnes en crédit ; tourmenté d'une folle ambition, & guidé par la prudence, je réussis à me faire recevoir comme domestique dans différentes maisons. M. de Beaumarchais possédé de la rage de me traduire en public, a fait assez connoître le comte d'Almaviva, Grand d'Espagne, mon dernier maître.

Je faisois de mon mieux pour lui plaire, pour m'amuser & grossir ma

14 LES CONFESSIONS

bourse ; mais l'étendue de mes projets me perdit, & même, peut-être que la justice se fut opiniâtrée à s'ingérer dans mes affaires, si par un retour de reconnoissance pour quelques services rendus au comte, dans le même genre & avec le même zele que ceux de l'abbé Dubois, au duc régent, il ne se fut pas contenté de me congédier. A cette indulgence, il joignit la bonté de me recommander au ministre pour un emploi. J'ignorois que son Excellence eût indiqué le genre de celui qui me convenoit, savoir ou dans une pharmacie, ou pour exercer la chirurgie. Dans la plus brillante expectative, j'attendois impatiemment les effets de sa recommandation. Je ne voyois devant moi que des monceaux d'or, des honneurs par-dessus la tête, & la précieuse satisfaction d'être reconnu par un pere grand seigneur. Ce dernier espoir sur-tout, me tenoit fort à cœur, parce que dans l'ivresse de mon amour propre, ne me trouvant point une ame commune, je ne doutois pas un instant que cette femme à laquelle Don Rapino m'avoit volé, ne m'eût

de même enlevé chez quelque seigneur d'importance. Mangeant & logeant dans un grenier, voyant avec quelque inquiétude la fin de ma bourse, & cependant toujours bouffi d'orgueil, je m'impatientois du silence du ministre. Je fus enfin demandé chez lui ; j'accourus avec le plus grand empressement, le visage radieux & le cœur palpitant de joie ; en quittant mon taudis, j'avois jetté un coup d'œil de mépris sur mon rasoir ; vil instrument ! lui avois-je dit, ressource de la misère & de la roture . . . non . . . tu ne retourneras plus dans mes nobles mains ! Je rencontrai quelques-uns de mes amis, ils furent fort étonnés de me trouver un air protecteur : je dois néanmoins me rendre justice, j'avois pris cet air sans le vouloir, & je comptois au contraire leur paroître très-populaire.

Enfin je parus devant le ministre, qui me dit qu'ayant égard à de puissantes recommandations en ma faveur, aux talens distingués que je possédois, à la délicatesse de mes sentimens, & à la certitude où il étoit que personne ne convenoit mieux que moi

116 LES CONFESSIONS

à l'emploi pour lequel il m'avoit nommé, il s'empressoit de me l'apprendre. Qu'une place de garçon apothicaire dans les haras d'Andalousie étant vacante, le Gouvernement *me la confioit*. Qu'on s'imagine, d'après le début de ce compliment, quel effet terrible dut en produire la fin; jamais je ne fus plus humilié, (c'est dire beaucoup) & le cœur gros, je quittai promptement le ministre, en lui disant que l'excès de ma reconnoissance m'ôtoit la parole.

De retour dans ma chambre, je fis de sages réflexions, je crus devoir faire la paix avec mon rasoir, & je me revêtis dès le lendemain des fonctions de ma charge; que je dusse cette héroïque modération à ma philosophie ou au déplorable état de ma bourse, je ne m'en inquiétai point. Tout en traitant mes chevaux, je donnois les mêmes remèdes à mes amis & à tous ceux que leur fatalité m'amenoit. Cependant que de Gallicions, que d'Auvergnacs, que de Catalans n'ai-je pas lestement tiré d'affaire! mes cures auroient dû & m'enrichir & m'immortaliser; mais . . . ô vicissitude

des choses humaines ! ô Metromanie !
ô rage d'être auteur ! vous ne me
laissâtes pas long-tems jouir de mon
bien être. J'avois voulu, comme Apol-
lon, réunir l'art de guérir avec celui
de faire des vers, & bientôt je reçus
l'avis que mon emploi étoit vacant.
Comment vacant ? Oui, me dit phleg-
matiquement un envoyé du ministre,
comme on ne trouve pas que l'amour
des lettres soit compatible avec celui
des affaires, le Gouvernement vous
l'a ôté. Aussi convaincu de mon mé-
rite que le & que feu
Mr. D'Aube, me croyant plus de res-
sources que l'*Homme au latin*, je reçus
cette nouvelle avec un calme stoïque,
& j'éprouvai même une secrète sa-
tisfaction d'être victime des persécu-
tions qu'essuyent ordinairement les
gens à grands talens. Je vins me fixer
à Madrid, où je voulus faire connoi-
tre mon mérite littéraire. Pressé par
les vives sollicitations de ma bourse,
je composai à la hâte une pièce dra-
matique, je la fis recevoir des comé-
diens ; & prenant toutes les précau-
tions d'usage pour en assurer le suc-
cès, j'en attendois les plus heureux

18 LES CONFESIONS

& les plus brillants effets; mais la fatalité qui me poursuivoit, fit tomber tout à plat ma piece. J'insultois, disoit-on, la sublime Porte, la Chine, les royaumes de Tunis, Tripoli, Barca, Maroc & Alger. Toujours courageux, toujours stoïque dans mes revers, je ne perdis point courage. J'appris qu'il s'étoit élevé une question sur la nature des richesses; & comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en parler, je fis un livre sur la solidité de l'argent & son produit net.

Cet ouvrage déplut au Gouvernement; j'indiquois des moyens pour ne pas être dupé par les partisans, par les gens en place, & même par le roi: trop de franchise me fit mettre en prison; j'y restai long-tems dans une oisiveté & une gêne bien fastidieuse. Enfin, lassés de nourrir un prisonnier obscur, on me mit un jour à la rue.

Le premier usage que je fis de ma liberté, fut de m'informer des nouvelles littéraires; je brûlois du desir d'écrire, & mes essais malheureux

augmentoient plutôt cette passion qu'ils ne la détruisoient.

J'appris que pendant ma retraite forcée, mais économique, il s'étoit élevé dans Madrid un système de liberté sur les productions, qui s'étendoit jusqu'à celles de la presse, & que pourvu qu'on ne parlât ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni des gens qui tiennent à quelque chose, l'on pouvoit tout imprimer librement toutefois sous la direction de deux ou trois censeurs.

Je taillai derechef ma plume, & fis un ouvrage périodique; croyant n'aller sur les brisées de personne, je l'intitulai *Journal inutile*, pour l'autorité, le culte, la politique, la morale, &c. &c.

Mais je n'avois pas tout prévu, il s'éleva un essain de pauvres diables à la feuille, qui crièrent que je les réduisois à la besace. On examina donc mon *Journal* & on le supprima.

Je voulois à toute force faire parler de moi, ou du moins posséder un em-

20 LES CONFESIONS

ploi lucratif, pour cet effet, je sollicitai une place qui se présentoit, & qui exigeoit un calculateur ; j'avois le malheur d'avoir quelques connoissances qui m'y rendoient propre, & on me la refusa ; elle fut accordée à un danseur, dont le *cordonnier de la femme de chambre d'une amie de la maîtresse du ministre*, aimoit passionnément les graces & le contour de la jambe. Ne sachant plus que faire, & croyant m'appercevoir que le Gouvernement me prescrivait de voler, je rassemblai mes principes de Bohémien, & je me fis banquier de Pharaon. Ce fut alors que je me convainquis que le savoir faire vaut cent fois mieux que le savoir ; associé avec les plus respectables & les plus grands seigneurs de la capitale, je marquois mes cartes, je les filois avec adresse, je ne manquois jamais la fameuse écartette, enfin je ruinois mes pontes, & je marchois à grand trot vers le temple de la Fortune ; j'étois sur le point d'y arriver, lorsque mes associés, plus Bohémiens que moi, à force de faire le partage du lion, me ruinerent entièrement.

Je serois porté à croire que le métier de joueur ôte à l'ame toute son énergie; car après avoir supporté patiemment les plus grands revers, les ressorts de la mienne ployerent sous le poids de mes malheurs; & prêts à se rompre, à ma gayeté naturelle succéda le plus horrible désespoir & le plus funeste découragement. Ma philosophie ne fut plus la même, toutes ses spéculations, tous ses raisonnemens ne purent m'offrir aucune ressource solide pour sortir de ma misère; j'avois jusqu'à ce moment cultivé un peu les sciences; mes livres me devinrent odieux & insupportables; le nom de Platon & celui de Seneque m'eussent fait frémir d'effroi.

Je devrois peut-être prudemment déguiser l'état affreux où je fus plongé; (un Caron de Beaumarchais ayant cru devoir le taire) mais la sincérité de mon repentir, la persuasion où je suis que je m'égarois, l'humiliation que j'éprouve en avouant mon crime, & le cri de la saine raison, ôteront à ses détails l'effet de tout danger; peut-être encore qu'ils les rendront utiles à ceux qui sont

22 LES CONFESSIONS

dans le délire du découragement, & sur le point de succomber lâchement à leurs maux.

Contraint de remonter dans un grenier inaccessible à mes créanciers, livré à moi-même & au spectacle de ma profonde misère, je conçus une horreur invincible pour la vie, je fus dans une agitation affreuse, & je regardai mes transports furieux, comme l'effet de la plus haute sagesse. Caton, disois-je, Demosthenes, un Marc Antoine, un Mithridate, sont-ils des lâches ? Se sont-ils ôté la vie par un défaut de sagesse & de vertu ? Si la vie est un mal, ajoutois-je, dans mes noirs soliloques, pourquoi ne feroit-il pas autant permis de s'en guerir, que de la goutte ? Tous les deux ne nous viennent-ils pas de la même main ? oui, répétois-je à tout instant, le suicide seul peut finir mes maux.

Le Jugé qui m'attend dans cette
nuit obscure,
Est le pere & l'ami de toute la nature ;

Rempli de sa bonté, mon esprit im-
mortel

Va tomber sans fremir dans son sein
paternel.

(Sidney.)

Je nourrissois encore mon funeste
dessein par la fréquente lecture d'une
pitoyable traduction en espagnol de
l'ouvrage de Robeck. (†) Et en profa-
nant les vers suivans, je croyois
pouvoir m'en faire l'application.

(*) Bientôt la lumiere des cieux ,
Ne paroitra plus à mes yeux ,
Bien-tôt quitte envers la nature ,
Je vais, dans une nuit obscure ,
Me livrer pour jamais aux douceurs
du sommeil.

.
.

(†) Robeck fit un gros livre pour prouver
que l'homme est libre de s'ôter la vie ; il
y travailla deux ans, & après l'avoir fait
imprimer, il se tua.

(*) Vers faits par une Dame deux jours
avant sa mort.

Mortels qui commencez ici bas votre
cours,

Je ne vous porte point d'envie,
Votre sort ne vaut pas le dernier de
mes jours.

Frappe, seconde mon envie,
Viens, favorable mort, viens briser les
liens.

Qui, malgré moi, m'attachent à la vie.
Ne point souffrir, c'est le plus grand
des biens;

Dans ce long avenir, j'entre l'esprit
tranquille.

Pourquoi ce dernier pas est-il si re-
douté?

Du Maître des humains l'éternelle
bonté

Des malheureux mortels est le plus
sûr asyle.

Dans mon ivresse douloureuse, j'ou-
bliois que ces vers sortirent d'un
cœur vertueux, & que la céleste tran-
quillité qu'ils annoncent, partoît de
celle d'une ame qui n'avoit rien à se
reprocher. Et moi, au contraire, que
de reproches n'avois-je pas à me
faire!

A la veille de commettre le crime
le plus horrible, mon délire fut si
grand,

grand, que les organes de mon cerveau s'embarrasserent, & que je me trouvai dans la plus dangereuse & la plus funeste tranquillité. Mes transports furieux & cette féroçité avec laquelle j'envisageois mon état, disparurent entièrement; je n'en étois point surpris, je prenois ce calme pour l'effet de la plus sublime philosophie, & je me disois : „ quand on est prêt de sortir „ d'un rigoureux esclavage, ne doit-on pas avoir le cœur content ? arrête-t-on ses yeux sur les maux qu'on a souffert, ou sur les chaînes qu'on va quitter ? l'on n'est plus sensible qu'aux charmes de la liberté. Livrons-nous donc à une douce joye. ”

Je fus quelque tems incertain sur le genre de mort que je choisirois. Malgré l'état d'étourdissement où j'étois plongé, je étois me rappeler qu'un cri, qui partoît du fond de mon cœur, me disoit sans cesse, ne te trompes pas, le suicide est deshonorant, c'est le crime qui avilit le plus, & il n'est point de salut pour qui s'y abandonne. C'est ce qui me

26 LES CONFESIONS

détermina sans doute, par une espèce de capitulation avec la vertu, à cacher mon suicide, & à lui donner les apparences d'un accident. Je me décidai à me précipiter, comme par malheur, sous les pieds des chevaux & les roues de l'équipage, dont la course me paroîtroit le plus propre à remplir mon but. (†) Comme j'étois sur le point de consommer mon crime, & que j'en attendois le moment, je fus attaqué d'une fièvre putride. & dans peu de jours, je fus aux portes du tombeau.

J'espérois en mourir, & je vis d'abord avec peine, qu'une mort naturelle m'ôtât dans mon esprit tout le mérite d'un suicide; étrange contraste auquel j'étois livré ! j'hésitois sur le parti qui me restoit à prendre, & m'embarrassant dans la route obscure & insidieuse des sophismes, je desirois ardemment la mort, & je regrettois vivement la vie. Sur ces entrefaites, mon médecin m'annonça que

(†) Ce projet étoit puérile, il est vrai, mais une âme sensible pourroit-elle en rire ?

j'étois hors de danger ; un tressaillissement de joie se fit sentir dans mes entrailles, & cela, malgré moi, à ce qu'il me paroissoit. Je crus d'abord que ce mouvement de joie étoit excité par le plaisir de ne point être prévenu par la mort, & de la pouvoir fixer à ma volonté. Cependant je réfléchis encore. Au commencement de ma convalescence, la vie me parut un bien, mais foible ; au milieu, un bien réel ; & à la fin, après avoir apperçu les ressources qui se présentoient encore devant moi, après avoir gémi de mon aveuglement & en avoir demandé sincèrement pardon à Dieu, je répétai après Monsieur Thomas

La vie a des attraits pour les cœurs innocens,

Qui peut haïr la vie est mal avec soi-même,

Douce vertu ! celui qui t'aime,
De la Nature, en paix, fait goûter les présens.

Je fis affiler & repasser mon rasoir,

28 LES CONFESSIONS

& je dois l'avouer à ma honte, quoiqu'abimé de dettes & léger d'argent, je quittai tout doucement Madrid; mon bagage en fautoir, „je parcourus philosophiquement les deux Castilles, La Marche, l'Estramadure, la Siera-Morena & l'Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, & par-tout supérieur-aux événemens, aidant au bon tems, supportant le mauvais, me moquant des fots, bravant les méchans, riant de ma misere, & faisant la barbe à tout le monde. ”

Enfin, ennuyé de mener une vie errante, & voulant me fixer, je trouvai le moyen de m'établir à Séville, ignorant toutefois que ce fut le lieu de ma naissance.

Le hazard me procura la connoissance du docteur Bartholo, avec lequel j'étois bien éloigné de soupçonner que j'eusse d'aussi proches relations de parentage.

Je pris un appartement chez lui, & quoique ce fut l'être le plus insupportable, le plus avare, & le plus soupçonneux, j'obtins cependant un

certain ascendant sur son esprit, je me fis remarquer avantageusement de sa vieille gouvernante, & même d'une pupille, fille aimable, & très-malheureuse sous sa tutelle.

Je louai une boutique, je m'annonçai avec fracas comme un bon barbier, comme un savant médecin, & un adroit & expérimenté chirurgien.

Cette confiance insolente que j'affichois dans mes talens, eut son succès ordinaire; je fus employé & je végétois assez agréablement.

Un jour comme je rentrais chez moi, je vis un homme en manteau qui guétoit notre maison, je m'en approchai & le reconnus pour son Excellence le comte d'Almaviva: après bien des démonstrations d'amitié, dictées peut-être uniquement par des prétentions respectives, il me dit en confidence qu'il aimoit la pupille de mon vieux médecin, & me promit les plus grandes récompenses, si je pouvois lui être utile; mon bon cœur & des élans secrets d'ambition me décidèrent à l'obliger. Enfin, par des

30 LES CONFESSIONS

intrigues & des moyens que le comte avoit confié à M. de Beaumarchais, & qu'il a eu l'horrible indiscretion de publier dans une comédie intitulée, *le Barbier de Séville ou la Précaution inutile*, je le mis en possession licite de sa maîtresse. Un tel service me valut des droits à son amitié, plus respectables & mieux mérités que ceux que j'avois, lorsque j'étois jadis en faveur; il effaça dans son esprit l'impression du malheureux sujet qui nous avoit séparé; & quittant mon rasoir, mon bistouri, Hippocrate & toute sa noire sequelle, je devins son homme d'affaire, *consilio manique*.

J'eusse sans doute été heureux, & actuellement avec la retraite d'une forte pension, je coulerois mes jours tranquillement dans ma patrie, si l'Amour, cet enfant cruel & malin, ne m'eût pas livré indignement à l'hymen, & si pour combler sa perfidie, il ne lui eût pas confié méchamment & mon front, & ma sensibilité & mon honneur.

Que j'ai eu de sujets de vous regretter principes doux & humains!

délicieuse communauté ! qui régniez dans la troupe de mes Bohémiens ! Maudite délicatesse ! sentimens d'honneur ! vous m'avez perdu , vous avez ouvert à mes pieds un goufre affreux , vous me rendites alors le plus malheureux des hommes ; vous êtes donc un mal ; un mal ! quel sophisme ! Ah ! ne publions pas une philosophie dangereuse , & taisons - nous ; j'en ai dit trop peu pour qu'on me blâme , & assez cependant pour qu'on m'excuse.

Rosine , pupille de mon vieux docteur , devenue comtesse d'Almaviva , prit pour mes péchés , pour ceux de son mari , hélas ! peut-être encore pour ceux de bien d'autres , une femme de chambre nommée Susanne ; elle me plut ; son goût pour l'intrigue se concilioit avec le mien ; beaucoup de gayté , beaucoup de nerf pour courir après l'argent ; & quelques avances qu'elle me fit , acheverent de me faire tourner la cervelle. Je la demandai en mariage & je l'obtins. Mais combien le jour qu'elle me fut accordée , offrit d'évenemens imprévus ! quel tintamare ! y eut

dans notre maison, que de coups de théâtre, que d'intrigues, que de chagrins & que de plaisirs! J'en devrois ici le détail, si M. de Beaumarchais, sans cesse avide de saisir les à propos lucratifs, & manquant toujours à la confiance du comte d'Almaviva, n'avoit pas cru pouvoir en tirer parti. Pour cet effet pensant que l'*imbroglio* de cette journée, auroit du succès sur la scène françoise, il en a composé une comédie sous le nom du *Mariage de Figaro* ou *la folle Journée*. Cet ouvrage selon qu'il l'avoit bien prévu, a eu un succès étonnant, comme chacun le fait. Tous les théâtres & une foule de farceurs ont saisi & profité de l'engouement du public pour Figaro; mon nom a réenti par toute l'Europe; tout ce qu'on voulut faire recevoir heureusement, a été présenté sous ce nom-là. Mais, si mon mariage a été avantageux à tant de personnes, si chacun en a tiré parti, combien ne m'a-t-il pas coûté! j'en ai perdu le repos & l'honneur.

On sait que le comte vouloit par-

ler en particulier à Susanne; on se souvient sans doute, combien cela me faisoit de peine, on connoit les prétentions de la vieille gouvernante du docteur sur ma personne; on sait qu'elles amenèrent le développement de ma naissance, qu'elle se trouva être ma mere, le docteur mon pere, du moins celui qui m'avoit timbré le bras; que l'horoscope s'accomplit tant bien que mal; que j'avois versé le sang dont j'étois né, en saignant Marcelline à la jambe; que j'avois, je ne fais quand, frappé mon pere, sans le connoître; que dans mon désespoir, après ma ruine au Pharaon, j'avois voulu m'ôter la vie; que je fus frappé du plus vif, & à ce qu'il me sembloit, du plus juste étonnement, en apprenant que mon pere n'étoit pas un grand seigneur; que j'obtins Susanne dont la possession me promettoit une longue suite de jours heureux, & qu'enfin je fus légitimé par l'union de Bartholo & de Marcelline.

Le comte, pour combler ma félicité, voulut bien avoir l'apparence de re-

34 LES CONFESSIONS

noncer au *droit du seigneur* qu'il vouloit rétablir. La joye dans le cœur & l'esprit tranquille & satisfait, je me mis à table au repas qui finit cette journée, & ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que j'y chantai effectivement un des couplets que M. de Beaumarchais a placé dans le *Vaudeville* de sa comédie. (†)

Quand le mal n'est pas extrême,
Fermions l'œil à la rigueur,
Sur les torts de qui nous aime,
Et disons dans notre cœur,
Si chacun rentre en soi-même,
Nul mortel de bonne foi,
N'est homme de bien pour soi.

Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que Susanne chanta aussi celui qu'il lui attribue, lequel eût bien dû me faire ouvrir les yeux sur le relâchement de ses principes. Mais qui ne fait pas que l'Amour est aveugle ?

Voici ce couplet, d'ailleurs assez connu.

(†) Je ne fais par quel motif, on juge à propos de m'en attribuer un autre, & encore moins pourquoi cela m'a fait de la peine.

Qu'un mari sa foi trahisse,
 Il s'en vante & chacun rit,
 Qu'une femme ait un caprice,
 S'il l'accuse, on la punit;
 De cette absurde injustice,
 Faut-il dire le Pourquoi?
 Les plus forts ont fait la loi.

Je rapporte toutes ces circonstances,
 pour mieux prouver combien j'y allois
 de bonne foi. Pauvres maris ! croyez-
 en ma fatale expérience, méfiez-vous
 de ceux qui vous donnent du pain.

Yvre d'amour, & plein de confian-
 ce dans le comte, j'avois l'ame péné-
 trée de reconnoissance pour la bonté
 avec laquelle il avoit renoncé à ce
terrible droit du seigneur ; j'en plaisan-
 tois par fois Susanne, nous en rions
 de bon cœur, & autant que j'ai cru
 m'en souvenir, elle en rioit plus long-
 tems que moi ; ce qui peut-être eût
 dû attirer mon attention.

Enfin, je m'apperçus un jour que
 Monseigneur n'avoit rien perdu pour
 attendre, (en supposant toutefois
 qu'il eût attendu) & je vis cela de
 la manière la plus claire & la plus
 foudroyante pour un mari. Atterré de

36 LES CONFESIONS

ce coup, privé cruellement de toutes les douceurs qui font chérir sa patrie, je me décidai sur l'instant à ne plus voir l'infidèle, ni mon pere dont je n'étois pas trop content, ni Marcelline, dont la société étoit insupportable; ni enfin Monseigneur le comte, dont les bienfaits me coutoient trop cher. Je fis autant d'argent qu'il me fut possible, & soit par distraction, émotion ou réminiscence Bohémienne, je m'aperçus dans la suite, que j'avois mêlé quelques effets précieux du comte parmi les miens. Je pouvois m'excuser, je pouvois dire qu'il en avoit fait autant de son côté; douloureux souvenir! mais il faut l'éloigner de moi, comme j'en ai éloigné avec la plus scrupuleuse attention ce qui ne m'appartenoit pas, & je n'ai gardé du comte que le deshonneur dont il m'avoit couvert.

Après avoir traversé rapidement les Pyrenées, j'arrivai à Paris, espérant dissiper l'ennui de mes maux, par le tourbillon de cette grande ville. J'y gardai le plus sévère incognito, & bien m'en prit, car on ne parloit

que de moi & de mon mariage, chacun en opinait à sa fantaisie, & j'aurois fait une bien triste figure, si je m'eusse nommé. Ce que je redoutois le plus, c'étoit que M. de Beaumarchais n'apprît mon infortune, & ne donnât une pièce au théâtre sous le titre de *Cocuage de Figaro*; ce qui eût mis le comble à ma douleur & à ma honte; mais heureusement il n'en favoit rien sans doute.

On annonçoit la 74^e. représentation de mon mariage; comme Fréron, je voulois avoir le courage de me voir jouer; mais elle tardoit trop, & je m'ennuyois à Paris.

J'entendois dire beaucoup de bien de la Suisse, on me peignoit ses habitans comme simples, il est vrai, mais aussi comme si bons & si honnêtes; j'avois d'ailleurs la tête si fatiguée de mes infortunes, mes plaisirs étoient si troublés, mes distractions si courtes & souvent si cruelles, que je pris le parti de m'éloigner & de partir pour Neuchâtel.

J'y arrivai comme le M. de L. . . me faisoit inhumainement retourner.

38 LES CONFESSIONS

en Espagne. Après les chagrins cuisants que j'y avois effuyé, que ceux qui, comme moi, ont été mécontents de cet ouvrage, jugent de l'humeur que me donnerent de semblables persécutions. J'aime cependant à croire que le M. de L. . . . ne s'étoit pas décidé d'abord à donner du *Figaro* au public; mais semblable au chien qui porte le diné de son maître, il crut ne point compromettre son amour propre, en tirant parti de mon nom, passeport heureux pour bien des sottises.

Un retour sur ma naissance, sur les vicissitudes qui n'ont cessé d'affaillir cruellement ma vie, & un coup d'œil sur les douleurs & les amertumes auxquelles j'ai presque continuellement été livré, changèrent entièrement mon cœur, & déracinèrent les principes relâchés que j'avois adoptés. Je sentis combien des mœurs dépravées ôtent de ressources dans les grandes afflictions. Enfin, il se fit un si grand changement en moi, que j'eus horreur de ma conduite passée, que je résolus de faire un nou-

veau cours de vie, aussi honnête que l'autre l'avoit été peu ; & alors je commençai à sentir les douceurs de pouvoir m'estimer. J'achevai ma conversion dans les fréquentes promenades que je fis aux environs de la ville. Par une suite de mes méditations, je me formai un système de morale, un goût pour le bien, & une vraie & solide philosophie qui ont en partie fermé mes playes.

Un Laufannois qui étoit venu à la foire de Neuchâtel, m'avoit frappé par des traits intéressants, & son air honnête ; je sentis qu'il étoit la seule personne pour laquelle j'eusse des dispositions de m'ouvrir.

Il gagna entièrement ma confiance ; mon cœur avoit besoin de s'épancher, & je lui appris tous ses secrets.

Une suite d'égarements comme ceux de ma vie, devoit naturellement révolter une ame bonne & franche, comme la sienne, mais mon retour au bien me concilia toute son indulgence. Il me parla de sa ville, comme ayant des environs délicieux par l'in-

40 LES CONFESSIONS

térèt de leur site, offrant ou l'avantage des douceurs de la retraite, ou celui de la dissipation; & comme un séjour qui me convenoit.

Il me déterminâ, & je le suivis dans sa patrie; je suis logé dans sa maison, & il continue de m'accorder son amitié. Un jeune Commerçant dont l'ame est sensible, dont le cœur est formé par les malheurs, & dont l'esprit aime à s'orner, est entier dans notre société.

Sa douce gayté adoucit l'amertume des réflexions que je ne puis quelquefois m'empêcher de faire sur mes égaremens passés. Nous faisons souvent des promenades, les sites où il me conduit, produisent en moi des sensations qui m'étoient inconnues; il se plaît à diriger nos pas au Bois de Sauvabelin, forêt qui domine la ville du côté du Nord.

Il me parle sans cesse de Rousseau; il l'apprécie sans prévention, pour son mérite, ou pour ce qu'on pourroit lui reprocher, mais il chérit la grande sensibilité de ce philosophe: cette analogie, dans notre façon de

penfer, répand beaucoup d'intérêt dans nos conversations.

Un jour que nous étions affis sous un berceau du Bois, je le trouvai abattu, il étoit plus distrait que je ne l'avois connu encore, & il me sembla dans un mal-aise extraordinaire. Je lui demandai ce qu'il avoit, une larme que je vis couler sur ses joues m'émeut jusqu'au fond du cœur, je m'informai avec empressement de la cause de son état; je vous donnerai par écrit, (me dit-il avec une voix altérée par la douleur) ce qui décide mon goût à choisir ce Bois pour promenade; vous connoîtrez alors la cause de l'émotion à laquelle j'ai succombé. (†)

Voilà mes *Confessions*, j'ai avoué

(†) C'est cette promenade au Bois de Sauvabelin qui suit mes *Confessions*: l'attachement que j'ai pour l'auteur m'a fait désirer de m'accoller à lui; il a consenti à rendre sa promenade publique, parce que je publiois mes *Confessions*. Ainsi sottise ou raison, l'amitié veut tout partager.

42 LES CONFESSIONS

tous mes forfaits , & dégagé de la tyrannie de M. de Beaumarchais, j'ai voulu me faire connoître tel que je fus.

Avant de terminer ce précis historique de ma vie , je dois ajouter que j'allai l'autre jour à Morges pour voir représenter mon mariage par les Comédiens ordinaires de Geneve. Je dois avouer que j'ai souffert de me voir en spectacle , & que j'ai tremblé d'être reconnu. J'avouerai encore que cette piece m'eût fait haïr le vice, le comte , & Susanne & moi - même , si j'eusse été toujours le même Figaro.

Plus j'y pense , & plus je suis certain qu'il ne sera jamais de situation pareille à la mienne , ni aussi critique qu'elle le fut alors. Je ne pouvois m'empêcher d'admirer combien M. de Beaumarchais avoit su rendre dramatiques & du plus heureux effet , tous les détails qui se présenterent dans le cours de la journée de mon mariage ; j'appercevois un feu d'artifice continuel de saillies , de bons mots & de justes applications.

Cependant le souvenir de mes malheurs, le regret de mes fautes & la cruelle humiliation d'être en spectacle au public, s'emparèrent de mon cœur; toutes ses playes se rouvrirent, & j'étois sur le point de succomber à leur funeste effet, lorsque pour combler ma misère, un particulier, à côté duquel j'étois assis, m'annonça qu'on donneroit sous peu de jours mon *Répentir*, suivi d'un *bal paré*, & que mon *Enterrement*, à ce qu'il espéroit, ne tarderoit pas.

Le premier effet de cette nouvelle fut d'ajouter à ma honte; mais la réflexion & un peu de sens froid firent disparaître cette sensation pénible: l'excès des maux en est quelquefois le remède, comme l'excès du ridicule le détruit: je l'éprouvai; me trouver inconnu dans la foule, plein de sentiment & de vie, & être menacé de voir, à la fois, représenter mon mariage, mes regrets, ma mort, mon ensevelissement, me parut une situation si plaisante, que je ne pus réprimer des éclats de rire qui scandaliserent les spectateurs, & leur mau-

44 LES CONFESSIONS

vaïse humeur mit des bornes à ma gayté. Puis, je me rappelai que Charles-Quint étoit mort pour avoir affisté à ses propres funérailles, & craignant son sort, je me hâtai de revenir dans mon tranquille grenier, où je me rassurai; Charles, me dis-je, avoit voulu qu'on l'ensevelit en cérémonie, & moi, chacun fait que je ne le veux pas: puis, un théâtre n'est pas bien ressemblant à un monastere; d'ailleurs, je ne crois pas avoir été tout-à-fait un Empereur.

Dans ce moment, à la merci de mes lecteurs, la tête baissée, les bras étendus & l'air humilié, je demanderois grace pour les fautes & les erreurs sans nombre, dans lesquelles je suis tombé; & je motiverois le dessein que j'ai conçu de publier mes *Confessions*; je le ferois sans doute, si après avoir été successivement batard, mendiant, Bohémien, chirurgien, apoticaire, médecin vétérinaire, barbier, domestique, auteur, poète, fripon, (tranchons de bonne foi le mot) prisonnier, joueur, riche, pauvre, sur le point de m'ôter la vie,

marieur d'un Grand d'Espagne, son domestique, son favori, mari de Suzanne &c. . . . ; je le ferois, dis-je, si après un tel enchainement de singularités, comme celui qu'offre le cours de ma vie, je ne jouissois pas d'une philosophie douce & stoïque; si je pouvois douter un instant du secret confié à mes deux amis, & enfin si les playes de mon cœur ne se fermoient pas par la conduite sage, tranquille & soutenue que j'ai adoptée.

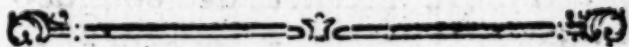
Mais qu'il me soit permis d'observer, que, si dans une suite d'événemens & de circonstances telles que celles qu'on vient de lire, un seul homme raisonnable & toutefois sincere; oui, un seul, croit qu'il eût été plus honnête homme que moi, & qu'il le feroit devenu davantage que je ne le suis actuellement, que si cet homme ose le dire à la face de l'Eternel, alors je conviendrai que j'ai eu tort & grand tort même de publier mes *Confessions*.

Encore un mot. M. de Beaumarchais a eu du succès & a pu intéresser, en me faisant connoître, lorsque je rampois

46 LES CONFESSIONS, &c.

dans la fange du vice ; actuellement
que je me montre vertueux , puis - je
honnêtement douter que cet intérêt
ne se soutienne ? Non , je respecte
trop le public pour le penser.



*P O S T F A C E.*

JE pensois que mon nom, ce triste nom de Figaro ennuyeroit à la fin mes contemporains, & que dans un moment où l'histoire Naturelle, la Physique, & en général l'étude des sciences utiles occupent sagement leur tems, ils commenceroient à sentir le ridicule de s'attacher avec tant de constance & de frivolité à un objet qui peut-être n'est d'aucune utilité pour la société. Je croyois que le Public feroit à mon égard, comme il se montre dans tous ses engouemens, semblable à un enfant qui, après s'être amusé d'un joujou & l'avoir bien pelotté, l'abandonne avec autant d'indifférence qu'il lui avoit

paru d'abord mériter de considération.

En conséquence, au lieu d'encourager mon libraire, je lui ai fait entrevoir peu de succès dans la vente de *mes Confessions*, (car je ne ressemble gueres aux autres Auteurs qui ne rêvent que distinctions & triomphes;) je les ai même abrégées pour diminuer les suites désagréables de l'impression d'un ouvrage qui a perdu de son à-propos.

Mais ô tems ! ô mœurs ! il se pourroit que je me fusse trompé, puisque mon nom, la honte de mon siècle, se soutient encore avec le mérite de l'intérêt dans toutes les classes de la société. Malgré la vie tranquille & peu répandue que j'ai choisie, comme la plus propre à mon bonheur, j'ai tous les jours occasion de m'en appercevoir. En-

tr'autres preuves, j'ai distingué celle d'une lettre écrite de Madrid, aux Auteurs du Journal de Paris, & inférée dans leur Feuille du 3^e. 8bre.

Un critique redoutable semble s'y plaire à flétrir les lauriers dont le M. de L. . . . s'est couvert en publiant son *Voyage de Figaro en Espagne*; il observe qu'il est contre toute vraisemblance de me représenter comme étranger dans mon propre pays, m'étonnant de tout ce que je vois, parlant de tout ce que je ne vois pas, comme si j'avois passé les trois quarts de ma vie par de-là les monts.

Il s'y permet de dire que cet Auteur a voyagé en Espagne, à-peu-près comme Cyrano de Bergerac voyageoit dans la Lune, il se moque de l'éplucheuse de safran, des grosses jambes de l'hôtesse de Læsches, des beaux yeux des Bo-

*hémien*nes, & il renvoie à la lecture d'un ouvrage qui paroît à Paris, chez *Fournier* le jeune, sous le titre de *Démonciation au Public du Voyage du soi-disant Figaro en Espagne*.

Voilà donc, sans doute, le M. de L. . . satisfait ; il est victime des écueils de la célébrité, il est critiqué, ridiculisé ; & pour comble de gloire, réfuté.

Mais moi, je ne suis pas satisfait, je ne le puis être, tant s'en faut, & je me permettrai à mon tour de faire observer à l'auteur de cette lettre, que comme l'a fort bien dit l'abbé de St. Pierre, *on n'est pas obligé d'amuser, mais on l'est toujours de ne tromper personne*. Comment ce censeur sévère, cet Aristarque moderne, qui cherche à troubler le repos d'un auteur, qui a peut-être du mérite

& de l'esprit ; comment ose-t-il
me donner à lire à moi-même,
que je suis mort à l'âge de trente-
sept ans & trois jours ? Com-
ment a-t-il pû avancer une asser-
tion , dont je puis prouver la
fausseté d'un seul geste ? Voici ce
qu'il dit.

„ Quel homme peut ignorer
„ que Figaro étoit né à Séville ,
„ qu'il fut élevé par des Bohémiens
„ Andalous , & qu'après avoir fait ,
„ je ne fais combien de métiers
„ dans l'Estramadure , & les deux
„ Castilles , il vint se réduire à s'en
„ faire plus qu'un dans le château
„ d'*Aguas Frescas* , où il passa assez
„ obscurément les dernières années
„ de sa vie , & mourut sans pos-
„ térité à trente-sept ans & trois
„ jours ? ce qui a été à-peu-près
„ l'âge de plusieurs grands hommes ,
„ comme l'a fort bien remarqué

52 P O S T F A C E.

„ Dom Bartholomé Navaya, syndic
 „ des barbiers d'Anduxar, chargé
 „ depuis peu par sa Communauté,
 „ de rédiger & commenter les *Mé-*
 „ moires de ce célèbre confrere.”

Si l'on exige de moi des preuves de mon existence, je chercherai le bon sens dans quelque Tribunal pour nous juger : si je l'y trouve, mon procès sera bien-tôt gagné ; si je ne l'y trouve pas . . . vous riez, vous êtes peut-être sûrs que je perdrai . . . Messieurs, soyez plus indulgens. Malgré les exemples que vous citez ; malgré vos remarques sur les hommes qui composent les Tribunaux, il peut y avoir dix hommes justes dans une grande ville ; il y en peut avoir un parmi mes juges, & les autres pourroient, (au moins par hazard) n'être pas sourds à sa voix.

JOURNÉE
CHAMPÈTRE,
OU
PROMENADE

Au bois de Sauvabelin près de LAUSANNE,
par deux Amans ennemis de l'art, & très-
souvent dupes de la Nature.

*Quand pourrai-je au milieu du jour,
Au fond d'un bois paisible & sombre,
Loin des jaloux chercher à l'ombre,
Un doux repos dans les bras de l'Amour?*

Poësies diverses de M. D. . . .

СЪДЪРЖАНИЕ

90

10451029


1. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 2. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 3. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 4. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 5. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 6. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 7. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 8. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 9. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913
 10. *La Nación* (Buenos Aires) - 1913

[Faint, illegible text from bleed-through]

J O U R N É E
C H A M P Ê T R E ,

O U

Promenade au Bois de Sauvabelin. (†)

 U I, mon cher, j'aimerai toujours le Bois de Sauvabelin; sans cesse ses promenades, ses agrestes bosquets, & ses singularités me plairont; toujours cependant ils feront saigner les playes de mon cœur. . . .

(†) Monsieur le Professeur Ruchat dans son Abrégé d'histoire Ecclesiastique du pays de Vaud, dit, que cette forêt fut autrefois consacrée à Belenus, divinité Gauloise, & qu'elle en a retenu le nom *Sylva Beleni*; il ajoute que tous les Antiquaires conviennent que les anciens Gaulois, [& les Suisses par conséquent] sous le nom de Belenus, adoroient Apollon ou le Soleil qui étoit la grande divinité de Geneve durant le paga-

Vous le croirez , après avoir lu cette description d'une journée que Sophie & moi y consacrames. Elle est écrite sans prétention , je n'ai

nisme (*) & qu'il est probable qu'il étoit aussi adoré à Lausanne ; il appuye son sentiment de l'étymologie du mot Lausonna , nom que donne à Lausanne un vieux géographe Goth , qui vivoit à-peu-près dans le septieme siècle , parce qu'il croit que ce nom Lausonna est composé de deux mots dont le dernier est allemand & signifie le Soleil.

Après une note fournie sous une autorité aussi respectable que celle de Monsieur le Professeur Ruchat , oserois-je faire suivre une anecdote accréditée seulement chez le peuple ? Chacun fait que dans tout pays , il se croit des droits incontestables pour être le dépositaire sacré , & les archives des traditions ; celui de Lausanne en possède une sur ce Bois , dont il est d'autant plus jaloux qu'elle lui est parvenue en fort mauvais vers.

(*) Je ne me souviens pas , si Monsieur Ruchat observe que les Aichymistes désignent l'or par le Soleil ; mais il pourroit peut-être suivre de cette remarque , que l'ancien culte des Genevois n'est pas entièrement aboli.

point cherché à lui donner le mérite du beau langage, ni celui d'une diction élégante; le stile n'en est point soutenu, il est varié, parce que nos sensations furent variées, & j'ai pensé qu'avec un ami comme vous, le mérite de la vérité pourroit suppléer à tout autre.

Je n'ai point tiré parti des idées poétiques, dont un tel sujet eût pu être orné; vous n'y trouverez ni nayades, ni faunes, ni bergeres; je n'ai vu que Sophie, elle me tenoit lieu de nymphes, d'oréades, & de

Il dit que cette forêt appartenoit jadis à une Dame nommée Sauvabelin, qu'elle aimoit si passionnément le vin, que pour satisfaire cette passion, elle déranger sa fortune, & fut contrainte de vendre ce Bois.

Si l'on paroît douter de ce fait, il répond par cet argument victorieux,

„ Si Madame de Sauvabelin,
„ Eût autant aimé l'eau que le vin,
„ Ce Bois seroit encore sien.

Qui ne respectera pas une tradition qui

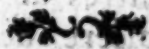
prime ?

toutes les divinités du paganisme; elle seule partageoit mon hommage avec le Souverain Être, dont les magnificences de la Nature me démontroient par-tout, & l'existence & la toute bonté. D'ailleurs, le secours de la poésie, de celle qu'il m'eût fallu adopter pour peindre l'image de mes jouissances, auroit eu un caractère singulier, qui peut-être auroit déplu, & je n'ai point voulu employer les tableaux, les fictions & les idées déjà mises au jour de toute manière par nos poètes.

Le cardinal de Bernis ne m'y encourageoit pas trop non plus, lui qui, parlant des poètes qui font la foule, dit à ses lecteurs: „ Ce sont toujours de foibles copistes, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, les murmures des ruisseaux, les pleurs de l'Aurore, & le badinage des zéphirs... On voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la ville, & qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre, les différens spectacles des Cieux, & les accidens qui varient le tableau de l'univers. ”

Vous concevez donc, mon cher, combien j'avois de motifs pour ne point risquer d'échouer dans la pénible carrière de la bonne poésie. J'aime cependant bien, vous le savez, le tableau que nous fait la fable de l'âge d'Or, & je me suis toujours plu à croire, que le premier qui l'imagina étoit un homme sensible & vertueux. Ce rêve est charmant, mais sur cet article, comme sur tous ceux qui se rapportent à la haute antiquité, je crois que le chevalier de Parny a raison, quand il nous dit :

L'Antiquité ment un peu, comme on fait,
Il faut plutôt l'admirer que la croire ;
Ouvre les yeux, vois l'homme, & ce
qu'il est,
De ce qu'il fut, te donnera l'histoire.



M O T I F S
DE NOTRE PROMENADE.

DEPUIS longtems Sophie & moi, nous nous entretenions des agrémens de la promenade, & des nouvelles jouissances que le spectacle de la belle nature offriroit au citadin, dont les sens émoussés cherchent en vain des plaisirs exquis dans le sein des villes. Tous deux nous avions vû de près le tourbillon & le luxe des grandes cités, nous en parlions souvent, & toujours avec une certaine philosophie qui étoit à nous seuls; nous venions ensuite à citer des morceaux de Gesner & de Berquin, ces charmans & séduisans chantres de la nature.

Alors la misère de l'homme, au sein des affaires, des plaisirs, des grandeurs & des richesses, nous paroïsoit devoir s'adoucir, s'il savoit par fois s'accorder la diversion des délices de la vie champêtre. Sophie

me disoit, en s'y livrant de tems en tems, *on donneroit à son ame un site dont le cœur seroit satisfait*, les sens blasés s'aiguiferoient & acquerroient une bien précieuse sensibilité par la contemplation des merveilles de la Nature.

L'habitant des villes pourroit agir selon l'impulsion de son cœur, il le feroit sans nulle conséquence, & foulant sur le gazon l'ennuyeuse & insupportable étiquette, la nouveauté des objets lui feroit éprouver un délire qui auroit pour lui les plus doux charmes.

Les premiers rayons de l'Aurore, le lever auguste du soleil, le chant des oiseaux, la vue des moissons, même celle des villes, les illusions de l'optique, & des accidens de hasard; comme celui, par exemple, de la rencontre d'une troupe de paysans allant gayment travailler la terre, ou recueillir ses précieux dons; celui dans le même tems d'un jeune homme fort & vigoureux, se faisant mollement trainer, dans un char doré, par de superbes & magnifiques chevaux; & à ses pieds, la vieillesse infirme,

foible, indigente, mais si respectable, trainant péniblement ses pas chancelans dans la boue, pour éviter d'être écrasée par le train de ce jeune homme. De tels spectacles sans doute, pourroient par les réflexions qu'ils feroient naître, diriger vers les douce & attrayantes voyes de la vertu, de la vraie & bonne philosophie.

Ce tableau, quoique bien différent de ceux que nous tracent les poètes, me frappa & m'intéressa vivement. Sophie s'en apperçut & me dit, mettons-le en action autant que cela dépendra de nous, quittons la ville avant que le jour paroisse, & n'y rentrons que lorsque la nuit y aura succédé, choisissons le Bois de Sauvabelin & ses environs pour le théâtre de nos courses; ses alentours feront naître nos réflexions; & nous nous refugierons dans ses tranquilles bosquets pour méditer sur elles.

SOPHIE ET MOI.

SOPHIE avoit l'ame aussi pure que l'enfant qui sort des mains de la Nature; elle avoit tous les agrémens de l'extérieur le plus beau, le plus intéressant; elle jouissoit de la divine & délicieuse fraîcheur du bel âge. Je l'aimois avec la bonhomie des premiers tems, avec tout le raffinement de nos sybarites en métaphysique. Dès que nous nous connumes, dès que nos cœurs purent s'entendre; ah! mon ami! quelle mer immense de voluptés s'offrit devant nous, & quels doux ravissemens, quand nous ne pûmes plus douter que le même moule avoit formé nos ames! Depuis lors, aucun des goûts de l'un ne fut indifférent à l'autre; Sophie scrutoit hardiment & toujours avec succès dans les replis les plus cachés & les plus profonds de mon cœur. Je n'eus plus à étudier ce que je voulois lui dire, je pensois à haute voix avec elle, & cette franchise nous a souvent mis dans l'embarras, étant sur le point de

faillir dans des assemblées dont chaque individu nous paroïssoit un profane.

Nous goûtions encore une douceur bien rare & d'un bien grand prix, nous ne nous gênions point d'avoir des opinions différentes, nous osions les agiter & les combattre sans prévention pour nos propres idées, sans complaisance pour celles de l'autre, & nous finissions toujours par être d'accord.

Ce sentiment soumis, tendre, ingénu,
Prompt, mais durable, ardent, mais
soutenu,

Qu'émeut la crainte & que l'amour
enflamme,

Ce trait de feu, qui des yeux passe à
l'ame,

De l'ame aux sens; qui fécond en
désirs,

Dure & s'augmente au comble des
plaisirs,

Qui plus heureux n'en est que plus
avide;

Voilà le Dieu de Tibulle & d'Ovide.

(Bernard, *Art d'aimer*.)

Et c'étoit bien le mien aussi, c'é-
toit bien celui de Sophie,

Tous les conseils de cette bonne
amie s'écrivoient en caractere de feu
dans mon cœur, rien ne pouvoit me

détourner de les mettre en exécution ; la même puissance agissoit sur elle, lorsque je lui en donnois. Le son de sa voix, & son regard plein de douceur, de feu & d'ame, me modifioient, comme bon lui sembloit.

Telle étoit notre façon d'être, & elle étoit réciproque quant à l'amour, l'amitié & la confiance.

O momens délicieux de ma première jeunesse ! douces sensations dont mon cœur s'enivroit avec tant de délices ! ah Sophie ! ah mon ami ! Il n'est plus de jours sereins pour moi ; les blessures de mon cœur pourront se fermer quelquefois ; mais pour se rouvrir sans cesse. Sophie n'est plus... Grand Dieu ! ... vous seul savez les motifs qui portèrent ! ... mais je respecte vos decrets divins, je pleure, je suis malheureux, & je me tais.

Vous êtes la première personne & vous serez la dernière, mon cher ami, à qui je parlerai de Sophie. Gardez-moi donc le plus grand secret ; que ce silence sévère ne se relâche jamais qu'avec ceux qui ont l'ame sensible, le cœur bon, & qui ont aimé avec toute l'expression du sentiment.

NOUS QUITTONS LA VILLE.

*Première sensation ; réflexions qui en
sont les suites.*

LE projet de Sophie eut pour moi ,
l'attrait le plus délicieux , & nous fixâ-
mes le jour où nous devions le met-
tre en exécution.

C'étoit un de ceux qui ferment le
printems , où la plus brillante vé-
gétation paroît avec tout son éclat , &
où notre existence ayant acquis de
nouvelles forces , chaque être dans la
nature sent avec plus d'énergie.

Tout fécondoit notre dessein , le
Ciel le plus beau s'embellissoit encore
de l'éclat scintillant & pâle des étoi-
les du matin qui sembloient s'étein-
dre.

Nous sortîmes de la ville , tandis
que presque tous ses habitans étoient
plongés dans le sommeil , & l'univers ,
pour ainsi dire , n'existoit que pour
nous. Mais le cœur de ma douce amie

battoit inégalement, avec précipitation, & le mien suivoit la marche du sien. Cette promenade lui paroissoit commencer à une heure si extraordinaire, le calme auguste de la Nature, la crainte de trouver des interprètes médifans ou calomniateurs, la chute même de la rosée qui rendoit humide son beau visage, tout lui donnoit des sensations nouvelles. Elle n'avoit point la prétention ridicule, (conséquemment à la mode) d'afficher un tempérament foible; elle gravissoit sans peine, s'appuyant légèrement sur mon bras, la colline qui conduit au Bois, & sa douce gayté m'étoit un présage heureux des jouissances qui m'étoient destinées.

Alors mon ame se livra à cette céleste hilarité qui semble nous rapprocher de la Divinité, & toute mon existence se ressentit des étreintes du bonheur.

De sévères moralistes avancent sans aucune restriction, qu'on doit sans cesse être en défiance de ses passions; ils prétendent que le délire des sens est dangereux, & cela dans tous les cas où ils s'exaltent. Cette assertion m'a toujours

paru humiliante pour l'humanité, du moins pour l'homme dont les intentions sont bonnes, dont le cœur est pur, qui ne pense point au mal, & qui ne craint ni de le faire, ni de ne pouvoir l'éviter.

Dans ce tems le plus heureux de ma vie, dans ces momens où je montois cette colline avec Sophie, j'étois cependant ivre de sensations; tout annonçoit chez moi l'homme passionné, mon imagination exaltée & échauffée ne pouvoit plus se contenir, & j'étois innocent, vertueux même; oui, je l'étois. . . . O vous dont le cœur ambitieux guide toutes les actions, & que la soif dévorante des richesses tourmente sans cesse ! Vous n'avez aucune notion de la confiance que la vraie amitié peut accorder à ses passions, & de celle que l'homme sans prétention peut leur donner.

Au dessus de la crainte, au dessus de l'espoir,

La règle de son cœur est la loi du devoir,

C. de B.

Vous vous croyez toutefois l'arbi-

C H A M P Ê T R E. 69

tre de ceux à qui Plutus n'a pas souri, & dans votre ivresse vous vous plaisez à oublier que

„ Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe
& l'abondance ,

„ Mille fois mieux que vous , vit dans
l'indépendance.

Et si dans ces momens où frappé
où ému de tout ce qui m'environnoit,
mon ame s'élevoit, jettoit le trouble
dans mes sens & m'approchoit de mon
Dieu ; si vous m'eussiez voulu persua-
der de penser comme vous , ah ! que
vous m'eussiez paru méprisables ! Mais
l'homme accablé du poids de ses infor-
tunes , l'indigent , le vieillard infir-
me , combien n'eussent-ils pas trouvé
plutôt accès dans mon cœur que dans
le vôtre sans cesse en proie à ses pas-
sions !



LE SIGNAL. (†)

NOTRE première station fut sur ces rochers où est placé le *signal* ; nous nous assîmes sur le gazon qui les couvre.

Le Soleil ne paroïssoit pas encore sur les montagnes de l'Orient , mais une douce Aurore l'annonçoit & suffisoit pour nous faire distinguer tout le point de vue. Vous connoissez ce

(†) O vous hommes de tous les rangs & de toutes les Nations , qui aimez les grands tableaux de la Nature ; vous qui venez dans la Suisse admirer les contrastes qu'elle y offre , des monts avec des vallées profondes , de la stérilité des rocs nuds & déchirés avec les plaines & les pentes revêtues d'une riche verdure , des richesses de la fertilité jointes aux formes les plus douces & les plus faciles ; des bois du noir sapin , du chêne robuste avec l'ombrage léger du peuplier pîlant ; qui aimez à voir des palais enrichis de jardins , des alcoves de charmilles , des statues diverses , auprès de l'humble habitation du cultivateur , entourée de vergers sans apprêts & de champs décorés seulement de jaunes moissons ;

site, mon bon ami, vous savez qu'à ses pieds & dans des abymes, l'on voit des prairies riantes, qu'on jouit de leur vue, comme à vol d'oiseau, que les énormes rochers sur lesquels nous nous reposions, les menacent sans cesse de leur effroyable chute; qu'un torrent coule à leurs pieds, & semble par le laps des siècles avoir creusé son lit, & l'avoir rendu assez profond, pour faire craindre de le voir un jour couvert des débris des deux collines élevées qui le pressent.

si vous connoissez ce site, & les variétés qu'il rassemble, vous me plaindrez d'avoir eu de si foibles pinceaux pour les peindre !

Mais j'oserai dire au Suisse qui ne l'a jamais visité, à l'Etranger qui le dédaigne ou l'a ignoré, vous avez perdu des jouissances les plus pures & les plus vives; vous avez perdu le spectacle le plus riche que puisse offrir un pays orné de prairies, de vergers, de champs, de vignobles, de bois, de villes, de montagnes, & d'un beau lac où toutes les saisons semblent se peindre, où toutes les riches couleurs de la lumière & leur dégradation se reproduisent quand le Soleil se lève, lorsqu'il se couche, & où la terre même se multiplie, quand le calme y régné.

A notre droite nous voyions Lausanne qui depuis là paroît baigner ses murs dans le lac. Nos yeux se reposèrent avec délices sur cette vaste surface, tranquille alors, & transparente comme le plus beau crystal; nous la suivîmes jusques aux portes de Geneve, agitée dans ce tems des troubles qui l'ont affaiblie & qui ont obscurci sa réputation. La perspective de la Côte, d'une immensité de villages, de maisons de campagne & de châteaux, l'œil égaré & perdu, en suivant les chaines de montagnes, le spectacle de leur amphithéâtre respectable

Dont le sommet sourcilleux,
S'élance vers le Ciel, domine sur les
nues;

Qui presse de ses flancs hideux,
Du noir enfer les voutes étendues.

Oeuvres de...

A l'aspect de tant de beautés, nous voulumes bégayer quelques raisonnemens, mais bientôt nous contemplâmes, nous admirâmes, & dans un profond silence, nous nous livrâmes à une silencieuse méditation.

Pendant

Pendant longtems, ce silence forcé eut un charme magique pour nous ; ces sublimes magnificences nous élevoient vers leur Créateur, & alternativement nous démontroient & notre nullité & notre importance. Tels qu'on voyoit jadis les prêtres de la divinité inspirés par Elle, & pleins de l'émanation de sa volonté ; agités, respirants à peine, & ne pouvant qu'avec les plus grands efforts, recevoir & supporter une étincelle de la Majesté Divine ; de même Sophie & moi, nous éprouvions ces sensations, cette agitation & ce silence qui concentrent dans une admiration profonde.



LE LEVER DU SOLEIL.

CEpendant les premiers rayons du Soleil paroissent; un feu magnifique semble menacer d'embraser l'orient: Sophie l'apperçoit; sort de sa rêverie & jette un cri de surprise & de joye; alors toute notre existence suffit avec peine pour nos sens, nous nous abandonnâmes à la plus respectueuse adoration, & pour la première fois de notre vie, nous vîmes ce grand moteur & ce vivificateur de la Nature entière; cet astre qui commande aux autres, nous le vîmes, dans sa marche pompeuse & éclatante, s'avancer majestueusement sur la terre & dorer la cime des montagnes. A son approche, les nuages qui couvroient les prairies se dissipèrent, & tout l'Univers se ressentit de l'influence de ses rayons.

Celui qui, comme moi, l'a vu se lever dans le plus beau jour de l'année, qui a vu son orbite se dégager du faite des montagnes & s'élancer dans l'espace des airs; celui qui partagea ce

spectacle avec l'amie de son cœur,
qui a jouï de ses étreintes, qui a lu
dans ses yeux sa surprise & sa céleste
joye, en conservera un souvenir pré-
cieux pendant toute sa vie, & dédaï-
gnera le pinceau des hommes, trop foi-
ble pour en tracer fidèlement le tableau.



MONSIEUR B * * *.

Nos yeux avoient été éblouis & fatigués de l'éclat du Soleil, nous les détournâmes sur nous, & commençâmes de nous communiquer quelques-unes de nos réflexions.

Sophie en plaisantant me cita le chevalier de Boufflers, lorsqu'il dit, qu'on voit en Suisse des sites d'où un enrhumé pourroit cracher à son choix ou dans l'Océan ou dans la Méditerranée. L'apropos de cette citation me parut très-heureux.

Nous remarquâmes l'agréable campagne de M. Heubach; nous ne nous pardonnâmes point d'avoir oublié en passant auprès, qu'elle étoit la retraite d'un sage. C'est là que M. B * * *. habite depuis quelques années; c'est là que ce modeste & agréable savant coule des jours heureux dans les bras de son aimable compagne.

„ Loin des troubles du tracas de la ville,
„ Le sage vit satisfait & tranquille,
„ Toujours il voit un Ciel serein,

- „ Les remords dévorans n'agitent point son
ame ;
„ Au sein de l'amitié qui le guide & l'en-
flamme ,
„ Il attend de ses jours tranquillement la
fin.

Son aimable & douce philosophie,
sa grande sensibilité pour les maux de
sa patrie & les productions intéressan-
tes de sa plume, nous le présenterent
comme un ami qu'il est doux d'ac-
querir, flatteur de mériter & bien pré-
cieux de pouvoir se conserver.



NOTRE DÉJEUNÉ.

NOUS quittâmes cet emplacement pour nous occuper de notre déjeuné. Quoiqu'on ne compte pour rien la nourriture dans les romans, qu'il n'en soit presque jamais question, & que Sophie & moi, il faut l'avouer, courrions un peu après le romanesque dans notre projet de journée champêtre, toutefois nous y avions pensé très-sérieusement, Sophie s'étoit munie de petits pains, de café, & de sucre.

Nous dirigeâmes nos pas vers une maison voisine & presque adossée au Bois; nous nous adressâmes à une nommée B... qui y demeuroit, & lui proposâmes de nous laisser faire notre café & d'y prendre part. Sophie fourroit à l'idée de déjeuner chez des payfans; que je me réjouis, disoit-elle, de voir cet empressement hospitalier, cette naïveté & cette simplicité qu'on nous peint si agréablement !

Nous nous attendions donc de trouver dans cette maison, cette simplicité rustique, mais si intéressante ; cette propreté dans les utensiles si utile & cette hospitalité si vantée. Mais cette douce illusion se dissipa bientôt. La chambre où nous entrâmes étoit pleine d'un air infect & mal-sain ; trois enfans couchés & endormis sur un grabat, offroient l'image de la plus grande misère ; des lambeaux de toile formoient leurs chemises, & un linge fin, sale & troué leur servoit de draps.

Nous comptions bien leur trouver du linge, grossier, mais propre ; cette image ne nous eût point affligés, puisque la grossièreté de la toile prépare ces enfans aux travaux pénibles qui les attendent dans un âge plus avancé.

Nous allumâmes du feu, nous-mêmes, cette femme ne nous offroit point ses services, un présent de quelque monnoie lui eût sans doute donné, & du zèle & de l'activité ; mais je voulus attendre pour le lui donner, le moment où nous quitterions sa maison, ne voulant point lui prescrire, ni plus d'empressement, ni

plus de soin avec nous. Nous n'avions pour faire le feu que des farmens humides ; aussi notre cuisine fut-elle pleine de fumée dans un instant. Les utensiles étoient sales & dégoûtans ; des cheveux , de la poussière , & des toiles d'araignées se trouvoient sans cesse sous nos mains. Ah ! me dit Sophie , en soupirant , & en se frottant les yeux ; combien l'on a tort de tant embellir les descriptions de la vie champêtre ; & qu'il est cruel pour mon cœur d'être défabusée ! J'essayai de lui faire entendre que la fumée pouvoit lui donner de l'humeur ; que rien n'étoit plus naturel. Je voulus prouver, que, si ces gens s'occupoient du soin de nettoyer leurs appartemens , & des autres détails de la propreté ; ils y perdroient un tems précieux , qu'ils pouvoient donner à des occupations plus lucratives. Mais je ne pus point persuader, Sophie étendit ses plaintes, même jusques sur l'insouciance des seigneurs de fiefs , & celle des ministres de la religion , relativement à la propreté domestique de leurs paysans.

Enfin, après avoir pris un repas , dont les détails de l'apprêt donneroient des vapeurs à une femme du monde , qui , dans un repas splendide, ou dans un boudoir magnifique , vante les douceurs de la vie champêtre. Nous fortimes de cette maison peu satisfaits de notre déjeuner, & avec le desir avide de pénétrer dans le Bois & de nous en tenir à la contemplation des beautés de la Nature.



LE BOIS, MONTMÉLIAN,**LA TABLE ET LA FONTAINE.**

Nous eûmes tous les sujets possibles de nous louer du parti que nous avions pris ; ce Bois charmant nous offrit successivement les plaisirs les plus vifs & les plus purs. Nous le parcourumes presqu'entièrement ; Sophie étoit infatigable, & dès que les idées tristes que notre déjeûné nous avoit procuré, furent dissipées, sa gayté naturelle reparut avec son aimable & légère facilité.

Souvent des buissons embarrassoient sa marche, ou des ronces arrêtoient ses pas ; alors nous travaillions en commun pour les éloigner. Plus loin une vaste salle, impénétrable aux rayons du soleil, & ne devant rien à l'art, nous recevoit essoufflés ; la plus belle pelouze nous servoit de sieges, & les épais feuillages qui la formoient, nous procuroient une délicieuse fraîcheur. Nous la quittons

pour marcher un moment sur un sentier, ouvrage des hommes; mais cherchant la Nature dans ses négligences si intéressantes, dans ses caprices & ses irrégularités si respectables; nous l'abandonnions bientôt pour pénétrer dans les endroits les plus sombres & les plus touffus.

J'ai vu des forêts magnifiques, hérissées de sapins superbes & de chênes vénérables; dans les unes étoit renfermé un grand nombre de cerfs, de biches, de daguets, & de daims; j'y ai vu même un grand roi courre le cerf, & avec tout l'éclat de l'appareil royal, mettre aux abois, & donner, pour faire curée à ses limiers, un animal doux, tranquille, qu'il semble que la Nature n'a créé que pour embellir, animer la solitude des forêts, & occuper loin de nous la retraite paisible de ses agrestes jardins.

J'ai vu des allées vastes & profondes qui les coupoient en tout sens, j'ai vu la magnificence de l'art, s'y déployer, sans pouvoir effacer la Nature, mais la magie de leurs détours & de leurs bosquets, m'annonçoient partout & la hache & le pouvoir arbi-

traire ; & par là même elle amenoit la tristesse dans mon cœur , après avoir d'abord étonné mon esprit.

Fontainebleau ! Compiègne ! vos beautés disparurent à mes yeux ; le Bois sauvage & irrégulier de Sauvabelin en effaça les traces. Mais Sophie étoit avec moi , & j'étois au sein de ma patrie.

Nous louvoyâmes long-tems vers la côte du Bois , au pied de laquelle coule le torrent qu'on appelle *le Flond*. Cette exposition a souvent frappé par sa singularité , les amateurs de la vraie , belle & quelquefois effrayante Nature ; ici le pittoresque s'y présente avec tout son intérêt. Un petit sentier étroit , tortueux & qui surplombe par fois le précipice , nous conduisit à une maison adossée contre les rochers ; on lui a donné le nom de Montmélian par la ressemblance sans doute de son site avec celui de ce Fort. Ce site depuis le Bois paroît très-singulier ; il semble que c'est un misanthrope moins sociable encore que celui de Moliere , qui a fait le choix de cet emplacement pour y faire bâtir. Cette maison commande d'agréables prairies , mais la forêt paroît menacer de s'écraser sur elle. Un saint qui ,

dans les siècles de crédulité , se feroit affiché pour tel , & qui s'y feroit établi, auroit sans doute fait une grande fortune , & avec peu de fraix il eut paru un homme extraordinaire , car le local n'est pas indifférent à la réputation , ni à la sainteté ; & les siècles passés nous en fournissent plus d'un exemple.

Nous fûmes vers le lieu qu'on nomme *la Table* ; c'est presque le seul du Bois où l'art se fasse appercevoir , mais à notre grand contentement , nous lui trouvâmes le costume de la simplicité helvétique.

Cette table , comme vous l'avez pu observer , est vaste ; elle a un toit pour la préserver des injures du tems , & pour protéger ceux qui s'en servent , contre les ondées de pluie qui pourroient les y surprendre. Les piliers qui soutiennent ce toit , sont tous tapissés de noms d'écoliers , qui faisant l'école buissonniere , les ont tracés pour obtenir une immortalité , éphémere , mais aussi d'une bien facile acquisition. La fontaine qui en est tout près , n'a d'autre mérite & d'autre ornement qu'une eau fraîche & limpide , qui nous désaltera : elle reçut nos justes hommages.

LA CHASSE, ET DEUX FAUVETTES.

Nous fûmes visiter l'emplacement de la chasse du *Grand-Duc*, qui autrefois s'y faisoit avec succès, mais tout y étoit délabré & l'enceinte rompue (*), cependant le berceau qui y existoit encore, nous fit un plaisir infini; & nous nous reposâmes à l'abri de ses feuillages. Nous

(*) Heureux le peuple dont les chefs ou ceux qui ont du pouvoir, admettent dans leurs plaisirs des jouissances qui tendent au bien de l'humanité ! Cette chasse du *Grand Duc*, si utile pour conserver au cultivateur ses revenus, si utile encore pour détruire ces pirates ailés, ces oiseaux dévastateurs qui font la désolation du pauvre habitant des champs, a été rétablie par un Magistrat respecté, aimé, qui n'a jamais été redouté, ni cherché à l'être. Il y a

avançâmes ensuite du côté du village nommé le Mont. Parvenus à la hauteur du Bois, Sophie me proposa de nous asseoir ; un gazon d'un beau verd nous y invitoit, & nous en profitâmes avec une vive volupté.

Notre vue se portoit sur une partie du lac ; des arbres dont les branches étoient fort élevées, & le feuillage épais, nous donnoient de l'ombre. Alors nous crûmes devoir faire usage de deux livres que nous avions eu la bonne foi de prendre avec nous ; pensant qu'il étoit impossible que dans le cours d'une longue journée, il ne se présentât quelques momens où ils pourroient nous être utiles ; l'un étoit le *Voyage sentimental* de Stern,

donné ses soins, il y a consacré ses loisirs, il n'a pas dédaigné d'y mettre la main lui-même ; il l'a embellie d'une cabane rustique & commode, de bosquets, de promenades, où l'art ne semble vous mener par la main que pour mieux vous faire connoître la Nature dans toute sa simplicité & dans toute son énergie.

l'autre les *Confessions* de J. J. le premier me promettoit du plaisir, en le commentant avec Sophie; le second.... ah ! quelle application ! que de scènes intéressantes ! que de détails piquants , que de vérité & d'expression dans ses tableaux !

Je commençai la lecture de ce dernier ouvrage , & quoique je l'eusse parcouru plusieurs fois , je ressentis une grande émotion. Je savois que Sophie jugeoit sainement , sans partialité , & je me félicitois d'entendre ses observations sur ce singulier ouvrage.

Quand nous en fûmes à l'endroit où Rousseau parle de sa tante , où il dit qu'elle savoit une quantité prodigieuse d'airs & de chansons ; je remarquai sur-tout ce passage-ci.

„ Diroit-on que moi , vieux rado-
„ teur , rongé de soucis & de pei-
„ nes , je me surprends quelquefois
„ à pleurer comme un enfant , en
„ marmotant , ces petits airs d'une
„ voix déjà cassée & tremblante ? Il
„ y en a un sur-tout , qui m'est bien
„ revenu tout entier , quant à l'air ;
„ mais la seconde moitié des paroles

„ s'est constamment refusée à tous
 „ mes efforts pour me la rappeler ,
 „ quoiqu'il m'en revienne confusé-
 „ ment les rimes : voici le commen-
 „ cement & ce que j'ai pu me rappel-
 „ ler du reste.

Tircis, je n'ose
 Ecouter ton chalumeau ,
 Sous l'ormeau ;
 Car on en cause
 Déjà dans notre hameau ;
 un berger
 s'engager
 sans danger ,
 Et toujours l'épine est sous la rose.

„ Je cherche où est le charme
 „ attendrissant que mon cœur trouve
 „ à cette chanson ; c'est un caprice
 „ auquel je ne comprends rien , mais
 „ il m'est de toute impossibilité
 „ de la chanter jusqu'à la fin , sans
 „ être arrêté par mes larmes. J'ai
 „ cent fois projeté d'écrire à Paris ,
 „ pour faire chercher le reste des
 „ paroles, si tant est que quelqu'un les
 „ connoisse encore ”

Sophie m'arrêta : & me dit, eh ! bien !
 je la fais cette chanson , & je vais

vous la dire, pour voir quelle impression elle vous fera, à vous qui aimez si fort J. J. Le couplet dont il parle, est la réponse à un précédent. Alors mon aimable amie, avec cette fraîcheur, cette expression & cette modulation que sa voix déployoit avec tant de graces & de facilité, chanta.

L'Amour, ma belle
Gardera dans ces vallons,
Nos moutons
Deffous ses ailes
Tandis que nous chanterons :
Il nous appelle ;
Viens sous ces ormeaux
Loin de mes rivaux,
Ecouter mes maux,
Tu seras peut-être moins cruelle.

Tircis, je n'ose
Ecouter ton chalumeau,
Sous l'ormeau,
Et l'on en cause
Déjà dans notre hameau ;
Un cœur s'expose
Souvent au danger,
De trop s'engager
Avec un berger ;
Et toujours l'épine est sous la rose.

Que sert de feindre
Pour mes feux un tendre amour,
Sans retour ?

Que sert de feindre
Pour mes feux un doux retour ?

C'est trop contraindre ,
Mon amour pour toi,
Ton ardeur pour moi ,
Donnons-nous la foi ,

Ce beau feu pourroit enfin s'éteindre.

Il faut se rendre ,
Mon berger , à tes accens ,

Si touchants ;

Viens donc apprendre

Ce que , pour toi , je ressens ,

J'ai le cœur tendre

Fidèle & constant :

Si tu l'as autant

Tu seras content ,

Et n'auras rien perdu pour attendre.

J'ai pensé que vous connoîtriez avec
plaisir une chanson qui me semble
avoir encore un autre mérite que ce-
lui d'avoir fait pleurer J. J.

A peine Sophie eût-elle fini de chan-
ter , qu'elle me dit , avec vivacité , d'un
ton sérieux & avec une naïveté digne
de l'âge d'or ; à propos j'ai toujours
désiré de voir les oiseaux se témoigner

leur tendresse ; je voudrois bien qu'il en vint sur ces arbres.

Amans sensibles, tendres & aimés ! jugez de mon émotion en entendant cette faillie. Sophie, lui dis-je, sont-ils plus heureux que nous ? Du moins leurs plaisirs ne sont point troublés, ni par les propos des indiscrets, ni par la calomnie & la médifance des méchans.

Nous attendimes longtems ; pendant ce tems les facultés de notre ame étoient, pour ainsi dire, comme en arrêt, notre respiration plus pénible, nos joues se touchoient & nos cœurs étoient vivement agités.

Enfin, deux fauvettes vinrent se percher sur les branches qui étoient au-dessus de nos têtes ; dès l'instant que Sophie les apperçut, elle me dit avec cette franchise & cette confiance qu'elle eût toujours avec moi, *à présent, laissez-moi bien regarder leur petit manège.* Je respectai sa volonté, & nous les vîmes se becqueter, entrelacer leurs ailes, se suivre d'un arbre à l'autre, & finir par chanter leurs amours.

C H A M P Ê T R E. 93

Ce cours d'histoire naturelle que nous avons suivi dans ses détails les plus intéressants , nous fournit matière à la conversation la plus philosophique pour des cœurs qui savent s'entendre , mais la plus frivole pour ces âmes froides , sans mouvement & sans ressort.

Nous voulumes reprendre notre lecture , nos sens étoient trop animés , & ce fut en vain ; trop distraits , trop philosophes peut-être , nous ne pûmes faire aucune réflexion , aucune lecture qui put effacer l'impression du tableau. . . .

Sophie observa que si Rousseau eût fait un long séjour à Lausanne , il se fut sans doute promené au Bois de Sauvabelin , & s'il nous eût vu contempler ces oiseaux , qu'il ne nous eût vraisemblablement pas fui : peut-être il eût pensé que ceux qui sentoient si bien les tableaux naïfs de la Nature , étoient les amis de celui qui sçut si bien la peindre & la faire aimer.



M I D I.

*Nous pensons à notre diné; complimens
guindés; un baiser.*

C'Étoit midi, Sophie avoit donné ordre à son domestique d'apporter un diné un peu analogue à la vie rustique que nous voulions adopter ce jour là; il devoit se rencontrer à midi, vers la table dont j'ai parlé, & nous nous y acheminâmes.

En faisant notre route, ma douce amie m'adressa d'un ton de plaisanterie ce propos obligeant, mais si rebattu, *qu'on oublioit le laps des heures avec moi*, & ajouta, eh bien! que dites-vous de ce propos, quel *Phæbus* employerez-vous pour m'en rendre un qui le vaille? rien, lui dis-je, si non qu'on n'oublie jamais celles qu'on a passé avec vous.

Puisque nous le prenons sur ce ton, repartit-elle, pour nous amuser, entrons dans le labyrinthe des complimens guindés, mettons-y tout l'en-

tortillage & tout l'esprit que nous pourrons ; cette conversation sera digne d'une *Journée Champêtre*.

Ce rôle vraiment d'un bon comique, nous amusa par le grand contraste qu'il faisoit avec la simplicité de nos ames & le ridicule qu'il offroit. Voilà, mon cher, des détails peu piquants, & si ce n'étoit pas à vous à qui je les fais connoître, je devrois faire ici une très-longue digression, pour m'excuser & demander de l'indulgence.

Nous arrivâmes enfin vers la table, ce domestique nous y attendoit, mais nous trouvâmes ce lieu trop découvert ; je me souvins du berceau de feuillages qui nous avoit tant fait de plaisir le matin, nous y fîmes porter nos petites provisions. Cet endroit étoit délicieux pour remplir nos vues, si toutefois nous y eussions obtenu l'entière solitude dont nous nous étions flattés, à l'écart, au frais & très-commodément à cause de ses bancs de gazon.

Ces bancs néanmoins nous furent inutiles ; nous fumes contraints de manger à la Persanne, & pour car-

reaux de prendre des feuilles sèches; nous fîmes étendre un linge à nos pieds, la crainte des insectes faisant céder en nous le desir d'agir plus simplement.

Nous dinâmes avec bien plus d'appétit & une bien plus grande gayté que nous n'avions déjeûné.

Jamais je ne vis Sophie d'une plus aimable folie, sa philosophie étoit en pointe de gayté, & la mienne n'y cédoit en rien.

Elle m'avoua qu'elle avoit cependant compté s'ennuyer quelque peu, mais qu'elle s'étoit étrangement trompée; elle rit de cet aveu, & pour m'en dédommager, elle me donna un baiser que la vertu la plus rigide n'auroit osé désapprouver.

Son domestique avoit joint à notre diné une caffetiere, de la poudre de caffé & de la crème des Barbades. J'allumai des feuilles sèches & quelques petites branches, nous envoyâmes prendre de l'eau à la fontaine, & nous fîmes notre caffé.

UN GARDE DU BOIS.

Nous allions boire ce café, étant presque aussi fiers de l'avoir fait nous-mêmes, que Louis XV., quand il se donnoit ce plaisir avec la Du Barri, lorsque nous fumes interrompus par l'arrivée d'un Garde du Bois; cet homme nous demanda d'un ton d'office, mais peu civil, par quelle autorité nous avions fait du feu, si nous avions dessein d'embraser la forêt, & si nous pouvions ignorer qu'il est défendu d'y porter la moindre étincelle. Comme le nôtre étoit éteint, & que notre étourderie ne pouvoit avoir de suites sérieuses, je voulus plaisanter; l'affaire du café, dis-je, ne me regarde point, je ne me mêle pas du ménage, c'est du département des femmes, conséquemment, Madame vous répondra d'où part l'autorité Au nom de Dieu, mon bon ami, me dit Sophie, ne faites pas le mauvais plaisant; je la regardai & la trouvai pâle & tremblante. Ce Garde s'en

aperçût & en fut même affecté ; je pris alors le parti de lui parler avec une honnête fermeté, & il s'en retourna très-content.

Ceci n'est pas champêtre, observames-nous, nous sommes punis d'avoir manqué à notre vœu, on se passe de café dans la vie rustique ; mais puisque la faute est faite, jettons le manche après la coignée, & buvons un peu de notre crème des Barbades ; toutefois Sophie hésitoit, & ne m'accorda d'en boire qu'aux conditions que nous porterions la santé des deux fauvettes amoureuses.



NOUS NOUS ENDORMONS.

LA fatigue , l'heure à laquelle nous étions levés , & cet assoupissement assez ordinaire dans les chaleurs, sur-tout après dîné, nous inviterent à dormir. Cependant Sophie ne l'osoit pas, notre démêlé avec le Garde l'avoit rendue pusillanime ; elle m'alléguoit plusieurs raisons, elle m'opposoit plusieurs préjugés, & je ne pus l'y engager que lorsque nous fumes convenus que son domestique veilleroit à une petite distance de nous, & qu'il nous avertiroit, dès que quelqu'un paroîtroit s'approcher.

Nous nous endormîmes donc à côté l'un de l'autre, confiant inconsidérément à un domestique, notre sort, notre réputation, peut-être notre bonheur ; car qui ne fait combien la réputation influe sur le bonheur dans la société ? qui ne fait combien les propos dans une petite ville.... Notre génie tutelaire s'endormit lui-

même un instant après, en négligeant de rassembler les traces de notre diné.

Une des raisons que Sophie avoit alléguée pour ne pas se livrer au sommeil, étoit la bienséance; & pour la combattre, je m'étois armé de cette maxime que J. J. met dans la bouche de M. de Wolmar. „ La bienséance „ n'est que le masque du vice: où la „ vertu régne, elle est inutile.”

Cette maxime paroît d'abord très-respectable dans la théorie de la morale, mais j'eus bientôt lieu d'observer qu'on peut errer bien facilement dans le raisonnement, & que la pratique en démontre les écueils.

Je dormois paisiblement, lorsqu'un bruit de cors, de haut-bois & de clarinette me réveilla. A peine en pus-je croire mes sens.

Je ne me souvenois plus, si c'étoit le soir ou le matin, je n'avois plus aucune idée de la *Journée Champêtre*, de Sophie & de moi; je regardois avec le plus vif étonnement les arbres qui nous entouroient, le berceau sous lequel j'étois, Sophie dormant à mes côtés dans la sécurité de l'amour content, son domestique endor-

C H A M P Ê T R E. ICI

mi à quelques pas de nous, & enfin les débris de notre dîné épars sur la pelouze.

J'entendois cette musique, je m'apercevois qu'elle avançoit, & je ne faisois plus que croire.

Cependant ce bruit avec celui des cris d'allégresse, réveillèrent Sophie & son domestique, elle se leva avec précipitation, saisit mon bras & me supplia de nous éloigner aussi promptement qu'il nous seroit possible. J'en avois autant d'envie qu'elle, je frémissais d'être surpris avec l'étalage de ce dîné, j'avois à craindre que la joie & les cris de ceux qui avançoient, ne fussent l'effet du vin, & que des plaisanteries indiscrettes n'affectassent la sensibilité de ma douce & timide compagne.

Je voulus donc laisser à notre domestique le soin de rassembler & de cacher ce qui annonçoit notre repas. Mais la précipitation avec laquelle je voulois fuir, & l'effroi de Sophie l'alarmèrent, & il me conjura de ne point l'abandonner. --- C'étoit une fille de vingt-quatre ans, de ces figures douces, agréables, au demeurant peu spiri-

tuelle ; elle nous regardoit comme des dieux qui prévoyoiént tout , & qui ne pouvoient faillir. Vous pouvez conséquemment vous faire une idée juste de son inquiétude, en voyant notre embarras. Nous nous décidâmes par pitié pour elle , de sacrifier toutes nos craintes pour l'aider à soutenir le premier assaut de la bande joyeuse , mais heureusement qu'elle s'arrêta à une distance d'où nous ne pouvions être apperçus , & nous pûmes en paix vaquer à nos petites affaires. Nous prîmes une route opposée à celle d'où venoit cette musique , & le domestique de Sophie un peu rassuré , nous quitta & s'en retourna en ville pour préparer notre souper.



NOUS NE RÉVONS PAS.

DEs éclats de rire furent presque les premiers signes de vie que nous nous donnâmes ; Sophie me plaisanta sur ma pusillanimité , elle me reprocha qu'elle avoit été plus grande que la sienne ; je voulus l'excuser par des motifs qui me paroïssent très-respectables , je voulus parler de bien-séance ; ah ! que vous aviez tort , me dit-elle , la bien-séance ! *elle n'est que le masque du vice ; où la vertu regne , elle est inutile.*

C'étoit par de légères plaisanteries & quelques doux persifflages que souvent nous épurions nos idées sur la morale.

Je conviens que cette méthode auroit de grands dangers , en d'autres circonstances & avec toute autre , mais avec Sophie , elle produisoit le meilleur effet. Je vous en ai prévenu, mon cher ami ; la description de notre promenade, offre à la lecture des situations froides , & quelques contradictions

dans la pratique des principes. Cependant j'aime à croire que vous direz sans humeur, elle est telle; pourquoi? parce qu'elle fut telle.

Nous nous étions promis réciproquement de nous raconter nos rêves; je sommai Sophie de sa parole, elle me donna à deviner; je lui dis qu'en bonne conscience, elle devoit avoir rêvé qu'elle étoit Aline, Armide, ou du moins, la mere du genre-humain. Rien de tout cela, je n'ai absolument rien rêvé, & vous? — rien du tout non plus.

Nous nous plaignîmes cependant un peu du tour que nous avoit joué Morphée, en anéantissant si complètement notre existence. Je m'en vengerai, ô Sophie, lui dis-je; la réalité me payera, je la traiterai en usurier impitoyable; je veux qu'elle me fasse sentir si fort mon existence. Vous ferez-vous payer le deux pour cent par heure, comme l'avare de l'opéra? me demanda ma fémillante compagne: vous le verrez, lui répondis-je; on ne peut se décider que sur le moment.

Nous entrâmes dans le chemin du

village appelé le Mont, & reprîmes la route de la ville. Nous avions une vue intéressante, il est vrai, mais cependant le soleil se couchoit, & ce spectacle nous parut triste & peu satisfaisant auprès de son sublime lever.

Enfin, nous arrivâmes *chez nous*, après avoir donné 18 heures à notre promenade. Je soupai avec Sophie, notre conversation s'anima, mon cœur brûla de mille feux, je ne craignois point qu'un Garde du Bois vint me demander, si je voulois embraser la forêt, mais je tins ses propos à Sophie. *Par quelle autorité faites-vous ce feu ? avez-vous dessein d'embraser la forêt ? Et pouvez-vous ignorer qu'il est défendu d'y porter la moindre étincelle... ?* Ô Fauvettes amoureuses !... Ô Berquin... Ô Gesner... chantez la belle Nature ; pour moi, je....

Après cet accès de gayté, nous récapitulâmes notre journée, nous observâmes qu'elle n'avoit point répondu à notre projet, que rien n'étoit moins champêtre que son emploi, & que nous n'avions pas vu le quart des tableaux dont nous espérons la jouissance ; mais nous con-

vinmes que notre tems s'étoit écoulé avec une rapidité extrême.

Sophie me proposa un second projet dans un genre absolument opposé au précédent, celui de prendre une voiture élégante, de bons chevaux, des domestiques, d'aller passer quelques jours à Lyon, de nous livrer à tous les plaisirs & à tout le tourbillon de cette grande ville, & de faire immédiatement après notre retour, une promenade dans la Vallée du lac de Joux, & dans les bois du Jorat.

Les plaisirs que nous allâmes chercher à Lyon, ne furent jamais parfaitement purs, & notre cœur n'en put jouir avec sérénité. Nous fîmes une promenade dans la Vallée du lac de Joux, qui nous fit le plus grand plaisir, dont je vous donnerai dans peu la description. Mais à la veille d'en faire une dans les bois du Jorat, nous en fûmes empêchés par la plus cruelle des contrariétés. Je perdis pour toujours Sophie....

Je vous ferai connoître les détails de la plus affreuse & de la plus orageuse des séparations, vous appren-

drez de quoi est capable le cœur humain, lorsque la jalousie & ses horribles effets s'en emparent ; vous haïrez les hommes, mais cependant vous direz comme Rousseau, *les hommes sont méchants, mais... l'homme est bon.*

Lorsque vous me surprîtes l'autre jour dans cette vive émotion, elle étoit occasionnée par le souvenir de Sophie ; nous étions sous le berceau où nous avions diné, & je succombai à l'impression de ce repas retracé alors à ma mémoire.

Je regretterai sans cesse ma *Journée Champêtre*, & je chérirai toujours le Bois de Sauvabelin.

Heures d'amour, de délices & de paix, vous vous êtes écoulées, sans espoir de vous voir renaître ! Moments fortunés, vous n'existerez plus que dans mon souvenir, mon cœur pénétré de l'impression du bonheur que vous lui fîtes goûter, soupire & regrette ses beaux jours !

Puissiez-vous vous offrir à mon esprit, sans joindre l'amertume des regrets, à la précieuse image de votre volupté ! Puissiez-vous vous retracer

dans ma pensée, sans exciter ce trouble, ce faiblissement & cette douleur que vous me faites constamment éprouver! Alors seulement, je croirai qu'il est de bonheur sur la terre pour un cœur sensible.

F I N.